

★
★
Sortie
★
★
de filles

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bourgault, Catherine, 1981-

Sortie de filles

Sommaire : t. 1. Parce que tout peut changer en une soirée...

ISBN 978-2-89585-427-2 (vol. 1)

I. Titre. II. Titre : Parce que tout peut changer en une soirée...

PS8603.O946S67 2013 C843'.6 C2013-940887-8

PS9603.O946S67 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : 123RF

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

CATHERINE BOURGAULT

★
★
Sortie
★
de filles

PARCE QUE TOUT PEUT
CHANGER EN UNE SOIRÉE...



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Blanc maculé d'une ombre – tome 1, mars 2012.

Blanc maculé d'une ombre – tome 2, novembre 2012.

Blanc maculé d'une ombre – tome 3, septembre 2013.



Catherine Bourgault – Auteure



cath_bourgault

*À toutes celles qui ont participé
à quelques soirées de filles mémorables...*

1
Au milieu de nulle part

Faire le trajet de Dolbeau-Mistassini à Montréal en autobus, avec un arrêt dans tous les foutus villages, c'est du délire. J'ai les fesses en compote. Toutefois, même si le paysage défilait à une lenteur exaspérante, j'avais un excellent roman à lire. Une histoire d'amour passionnante. Ma grand-mère l'a toujours dit : quand on a un bon livre, rien au monde ne peut nous perturber. *Mis à part un voisin de droite, qui souhaite faire la conversation avec une jeune demoiselle.*

Je saute sur le quai ; j'ai les pieds engourdis et le cœur au bord des lèvres. Malgré tout, habitée par la fébrilité de revoir deux copines, j'ai le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Voilà des mois que j'attends ce moment, que je compte les jours. Huit heures d'autobus à rêver de cette seconde où je frapperai joyeusement à une porte pour entendre un bruit de pas précipités, puis voir enfin apparaître les yeux de celles qui en savent plus sur ma vie que ma propre mère.

Avec ma valise dans une main et une bouteille de rosé sous le bras – emballée dans un sac de tissu vert garni d'une boucle blanche –, je suis armée pour notre traditionnelle sortie de filles. Alors que l'Action de grâce est, pour la plupart des gens, synonyme de réunion familiale agrémentée d'un copieux repas à la dinde farcie, pour Sophie, Claudia et moi, c'est une course aux retrouvailles, c'est rattraper le temps perdu et le moment de s'éclater.

Vingt-quatre heures sans dormir passées à enchaîner les martinis, à se raconter nos vies, mais surtout à débâter sur le cas des hommes. «Il était beau, mais abruti», dira Sophie. «Tu es trop difficile», renchérit Claudia. Ah! comme j'ai hâte de les serrer dans mes bras! Une date marquée d'une croix rouge sur notre calendrier. Je louperais le mariage de ma sœur pour ne pas rater l'événement. *Enfin, presque.*

En effet, une fois l'an, a lieu ce moment sacré auquel aucune de nous ne déroge. *Sauf l'année où Claudia a préféré aller se faire cuire au soleil avec le beau Christian.* Pourtant, c'était perdu d'avance avec lui; pendant une semaine en République dominicaine, elle l'avait regardé siffler les *rhums & Coke* au baril. Certes, il avait un torse agréable à regarder, mais Claudia s'est mordu les doigts de s'être laissée entraîner dans cette aventure. «Même pas de sexe tellement il était soûl!» avait-elle miaulé à son retour. Un coup de soleil des pieds à la tête, voilà le souvenir de vacances qu'elle a rapporté.

La pluie est froide, et je sens l'humidité gagner mes cheveux. À moitié cachée sous le portique de la gare, je scrute le décor, le cœur battant, avec le sentiment que les choses ne se passeront pas exactement comme je l'avais prévu. *Je vais simplement papoter avec de vieilles copines.* Pourtant, un malaise me barre les omoplates. Les feuilles tourbillonnent le long de la chaîne de trottoir. Les bâtisses sont si hautes que j'ai peine à entrevoir les nuages, les rues sont dépourvues de verdure, les gens vont et viennent sans me voir. Si je risque un sourire, on recule spontanément, on baisse la tête; les passants ont peur que j'essaie de leur vendre quelque chose. Je ne suis pas habituée à ça. «De par chez nous», on se regarde dans

les yeux, on se salue, on s'entraide. Montréal m'accueille dans son anonymat, sa méfiance et sa froideur citadine.

De plus en plus soucieuse, je cherche nerveusement Sophie dans la foule qui se presse autour de moi. Elle devait m'attendre, être ici bien avant mon arrivée. Nous devrions déjà être en train de sauter sur place en se serrant dans nos bras à l'heure qu'il est. Chose certaine, il n'y a pas de banderole ni de ballons pour me souhaiter la bienvenue. Je ne croise qu'un Chinois, deux Haïtiens et un couple d'Arabes. Un vieillard dialogue avec lui-même sur le trottoir d'en face. Au loin, j'entends des conversations dans la langue de Shakespeare. « *Oh my God! How are you?* » déclare une voix nasillarde à une autre qui renchérit sur le même ton. Un homme vient vers moi en titubant; ses cheveux sont gras, ses vêtements sont débraillés. Il traîne un sac défraîchi sur son dos. Péniblement, il secoue un pot vide de yogourt nature entre ses mains crasseuses. La cigarette pendue à ses lèvres tremblote lorsqu'il marmonne :

— Un peu de monnaie? C'est pour manger...

Je fuis son regard insistant, voire intimidant. Sans réfléchir, mais surtout parce que j'ai toujours eu pitié de ces gens qui n'ont pour seule maison qu'un banc de parc, je gratte le fond de mes poches. Je fais dégringoler deux dollars et quelques vingt-cinq sous dans le plat de plastique à moitié vide. Zut! Je gardais ces pièces pour acheter un bon café au lait. Ou pour appeler Sophie en cas de besoin. *Elle est mieux de se pointer, celle-là!*

Je suis soulagée que le pauvre homme poursuive sa route nonchalamment. Je n'aurais pas su lui faire la conversation. Je

m'appuie contre le mur, et j'attends patiemment de voir apparaître la tignasse noire de mon amie. Je piétine en regardant la pluie tomber. Il y a mille autres endroits où je voudrais me trouver en ce moment. Je frissonne d'humidité. L'eau commence à imbiber mes semelles, à rejoindre la texture de mes bas. L'excitation à l'idée de passer du temps avec Sophie est à son comble. *Qu'est-ce qu'elle fait?* Toutes les deux natives du Lac-Saint-Jean, nous formons une paire du tonnerre depuis notre berceau, nos mères étant les meilleures amies du monde. Encore aujourd'hui, à la moindre occasion, et ce, avec une petite larme nostalgique au coin de l'œil, elles nous racontent combien nous étions mignonnes assises l'une en face de l'autre et bavant sur le même jouet.

De la maternelle, en passant par nos folies d'adolescentes jusqu'aux interminables années universitaires, nous avons tout partagé. Sauf les hommes! *La majorité du temps.* Ah! Nos soirées à tenter de communiquer avec les esprits dans le sous-sol chez Sophie, nos étés en camping dans la roulotte de mes parents... Que d'aventures nous avons vécues durant nos études – moi en enseignement, elle en administration. Nos soupers aux macaronis sans gluten et garnis aux tomates, nos week-ends passés à écouter *Mon fantôme d'amour*, les nuits pendant lesquelles nous avons fantasmé sur le beau Patrick Swayze... Le film était déjà vieux, mais nous nous en fichions. C'est à cette époque que Claudia s'est jointe à nous – non pas sans que cela crée quelques remous dans mon amitié avec Sophie – pour former le trio d'enfer que nous sommes depuis.

La relation entre Claudia et Sophie a toujours été un peu plus fragile. La glace et le feu, une relation amour-haine. Claudia m'emmenait partout dans ses activités, alors Sophie s'était

rapidement sentie mise de côté. Elle ne me cachait même pas sa jalousie : Claudia était celle qui me dévergondait, qui s’immisçait dans notre complicité. J’avais beau lui crier que l’une n’empêchait pas l’autre, c’était infernal. Des semaines interminables de bouderies, de pointes lancées à tout hasard. Jusqu’au jour où nous avons sérieusement eu besoin d’une colocataire pour pallier la hausse du loyer. Nous n’avions que quelques jours pour trouver la perle rare. Claudia a débarqué dans notre demi-sous-sol près du campus de McGill avec ses trente paires de souliers, son tofu et ses trois chats. Maniaque de l’ordre, Sophie a littéralement gagné son ciel pendant ces quatre années de cohabitation. Malgré tout, c’est pendant cette période que nous sommes devenues inséparables, toutes les trois. En effet, grâce à son charme peu commun, Claudia a su conquérir le cœur de Sophie.

J’en ai eu pour des jours à pleurer lorsque, nos diplômes en poche, nous avons dû faire face à la réalité d’être séparées. C’était la fin de ce qu’on appelle maintenant «le bon vieux temps». Ces moments d’insouciance, de liberté et d’amours éphémères seraient relégués pour faire place aux nouvelles responsabilités professionnelles qui nous attendaient. Sur le même quai de gare où je me trouve aujourd’hui, Claudia avait repris le chemin vers Québec, et moi celui du Lac.

J’aurais probablement fait comme Sophie, et adopté officiellement la grande métropole, s’il n’y avait pas eu David dans ma vie. Les petits cafés à tous les coins de rue et les boutiques branchées étaient plutôt attrayantes pour les jeunes adultes émergeant de la campagne. Cependant, il y avait David, mon premier amour. *Si je ne compte pas Olivier et ses broches. Qui prend mari, prend pays.*

Bleuet dans l'âme, «Je veux m'établir au Lac» fut la deuxième phrase qu'il me lança entre deux tours de langue lors de notre premier baiser. Il n'y avait pas place à la discussion, c'était à prendre ou à laisser. J'ai pris! Il faut dire qu'au Lac, il y a moins d'hommes que de femmes. C'est une bien triste mathématique lorsqu'on est célibataire.

Le grand David Leclerc marchait la tête haute en roulant les épaules avec ses chandails moulants et ses jeans trop amples. Par chance, la mode des fonds de culotte aux genoux n'était pas encore dans l'air. *Il y aurait adhéré avec cœur.* Cet adolescent à la chevelure blonde et ondulée que toutes les filles reluquaient s'était approché de moi pour la première fois au bal des finissants.

— Cet été, je prends mon sac à dos et je parcours l'Ouest canadien. Ça t'intéresse?

Mes yeux s'étaient alors agrandis, non pas parce que le plus beau garçon de l'école venait de m'accoster, mais parce que mon regard avait croisé celui de Vanessa au loin, sa cavalière. Ses poings étaient serrés sur le tissu fin de sa robe, le rouge de son visage avait tourné au violet. J'avais bien cru qu'elle allait me trouer la tête avec ses talons aiguilles. *Elle n'était même pas belle!* David a toujours eu cette façon directe d'aborder les gens. S'il s'adresse à nous, c'est que ses paroles sont réfléchies et portent un but précis. D'ailleurs, il sait très bien manipuler les mots pour obtenir ce qu'il veut. En résumé, il n'a qu'à ouvrir la bouche pour convaincre un Français que les Canadiens habitent toujours dans des igloos. Aucune faille ne lui échappe ; c'est probablement

pour cette raison qu'il est devenu le meilleur comptable en ville. Sans aucun doute, il manie les chiffres à l'avantage de chacun.

Si bien que cet été-là, je l'avais talonné comme un chien de poche. Il n'avait pas encore posé la question que je voulais le suivre au bout du monde. Ce voyage a marqué le début de notre relation. Je ne me lasse pas de regarder les photos de nous deux, les cheveux dans le vent, prises du haut des falaises de la côte Ouest, à visionner les vidéos captées via une petite caméra à main que nous trimballions partout. J'ai passé deux mois à avoir ses larges épaules dans ma mire, à manger dans la même assiette que lui et à faire l'amour sur un lit de paille au fond d'une grange. *J'ai maigri de dix kilos en un temps record.*

Dix ans plus tard, cet homme qui me promettait un quotidien rempli de surprises, de voyages et de folies passe maintenant plus d'heures devant la télé qu'un adolescent et lit le journal au restaurant durant nos sorties en amoureux. Avec le temps, son front s'est légèrement dégarni, son ventre s'est arrondi; seule la profondeur de ses pupilles noisette est restée la même. De la passion à la tendresse, puis à l'habitude et finalement, à la sécurité de retrouver toujours le même visage le soir après le boulot, voilà ce qui résume ma relation avec David. Sa mutation s'est effectuée sournoisement, sans que je voie venir la vague, jusqu'au jour où tout m'a sauté aux yeux. Définitivement envolés les papillons et la magie des débuts. Avec lui, demain sera égal à hier. À moins qu'il ne change de cap et vise tout à coup à ressembler à Goliath. Il y a peu de chance que ça arrive, je ne suis même pas inquiète. C'est une existence qui me berce dans une routine réconfortante,

qui me convient. Enfin, c'est ce que je croyais, jusqu'au jour de mon vingt-huitième anniversaire, le mois dernier.

Ce matin-là, comme tous les jours que le bon Dieu amène, David avait empoigné son porte-documents entre deux gorgées de café. Un double expresso. J'avais ajusté sa cravate en lui souhaitant une agréable journée d'un ton neutre. Il s'était alors penché pour me donner un léger baiser au coin des lèvres avant de sortir de la maison en vitesse. Rien de nouveau, chéri oublie mon anniversaire une année sur deux. Je m'étais ensuite rendue au boulot en me disant qu'au moins, mes petits amis de première année me chanteraient bonne fête à tue-tête. Effectivement, la journée s'était déroulée normalement : pas de message, pas de fleurs livrées au milieu d'une réunion. En espérais-je vraiment ? Mes collègues m'avaient accueillie avec une chandelle plantée dans un Jos Louis dans la salle des enseignants. Je m'étais arrêtée Chez ti-Ben sur le chemin du retour. Pas question de faire à souper en plus ! Une bonne poutine graisseuse. *Mon cadeau «à moi, de moi»*. J'avais mangé seule devant une reprise du dernier épisode de *Friends*, noyant ma déception dans un Pepsi diète.

Passé vingt heures, des phares avaient illuminé la fenêtre de la cuisine. David était entré bruyamment au bout de plusieurs minutes, tenant son porte-documents entre ses dents et une grosse boîte blanche dans les mains.

— Viens m'aider, c'est ton cadeau ! avait-il marmonné la bouche pleine et en marchant à l'aveuglette jusqu'au salon.

Sans aucun doute, ça n'avait rien d'un pyjama réconfortant, d'un livre de recettes ou d'une paire de boucles d'oreilles. *Encore moins d'une bague!* J'avais incliné la tête pour pouvoir lire ce qu'il y avait sur le dessus du carton.

«Aspirateur central à moteur élec...»

J'avais cessé de lire, espérant un instant que ce n'était qu'une boîte de camouflage, que le véritable cadeau, plus féminin, plus romantique, était caché à l'intérieur. De préférence, emballé dans dix contenants de formats différents, comme dans les films. *Une vraie surprise!* Incrédule, David m'avait regardée avec de grands yeux innocents.

— Tu n'es pas contente? On va enfin pouvoir se débarrasser de notre vieille affaire...

— Tu m'as acheté un aspirateur pour mon anniversaire?

— Eh oui! C'est le plus puissant de sa catégorie. Regarde!

Il avait fièrement tourné la boîte sous mes yeux pour me montrer toutes les options de l'appareil.

— Ah! Si c'est le plus puissant... avais-je ajouté avec dérision.

Sa joie de me lire les performances du nouveau jouet avait contrasté avec ma moue atterrée. *Qu'il n'avait pas remarquée, bien sûr.* Moteur de six cent vingt-cinq watts, filtration en deux étapes, six réglages de hauteur... *La Cadillac!*

Le prix était encore bien en évidence. Évidemment, David tenait à ce que je connaisse son investissement. 549 dollars. Un paiement

de voiture pour un aspirateur. Je m'étais demandé un instant si je devais trouver flatteur que mon compagnon ait dépensé une telle fortune pour mon anniversaire. Après tout, c'était un sacré montant. Cependant, le sourire qui s'était dessiné sur mes lèvres était totalement ironique. Ce serait quoi l'année suivante? Une tondeuse? C'est à cet instant précis que j'avais constaté la montagne de déceptions qui enterrait mon cœur petit à petit depuis trop longtemps. Ah! il ne faudrait pas croire que je n'étais pas heureuse de jeter le monstre sur quatre roues que je devais tirer à bout de bras et qui faisait une sélection des graines qu'il engloutissait. Sans oublier tout ce qu'il recrachait. Seulement, une rose rouge à cinq dollars aurait fait mon bonheur.

Je n'exige pas le prince charmant qui pose un genou au sol à tout moment pour me dire à quel point ma beauté dépasse toutes les merveilles du monde. Je n'aspire pas non plus à recevoir un poème de quatre pages sur un parchemin. Je ne souhaite que de petites joies volées dans le quotidien. Un sourire complice, un bras autour de mes épaules dans les mauvaises journées, un mot doux à l'oreille avant de m'endormir le soir, faire une bataille d'œufs dans la cuisine au souper... OK, peut-être pas des œufs, c'est un peu répugnant, mais une guerre de pelures de pommes de terre, ça pourrait avoir son charme. Aurai-je, un jour, le courage de tourner la page sur dix ans de ma vie, de recommencer à zéro, de renoncer à la sécurité confortable que m'offre David, de rebâtir autre chose avec quelqu'un d'autre?

Je me laisse cette sortie de filles pour y penser. Ça, ou tâcher d'effacer, de freiner les idées noires qui dansent dans ma tête.

Je regarde ma montre. Les minutes me paraissent des heures, la déception me noue la gorge. *Où est Sophie Carrier?* Aurait-elle pu m’oublier? Ce serait étonnant... J’en viens à m’inquiéter. Je ne tiens plus en place. Le temps passe, j’ai faim. La pomme que j’ai grignotée avant de partir ce matin est maintenant loin dans mon estomac. Soudain, je m’arrête pour réfléchir à la situation. Je suis seule au milieu de nulle part, sans téléphone et sans un sou. David me reproche continuellement ma manie de sortir sans monnaie. J’ai donné mes dernières pièces au clochard tantôt. La frousse me pend au nez; je me sens bien petite parmi tous ces inconnus. Il y a en moyenne trente meurtres par année sur l’île de Montréal. Je n’aurais pas dû faire de recherches sur les statistiques, car elles me titillent la conscience. Mon souffle devient court, comme si je respirais à travers une paille. Les doigts tremblants, je cherche ma pompe dans mon sac à main. Tout le contenu de celui-ci se renverse sur le trottoir.

Le précieux papier avec le nouveau numéro de Sophie s’envole au vent.

— NON!

Je cours sur une distance de quelques mètres pour tenter de rattraper ce vulgaire papier, au risque de me faire heurter. Mon rouge à lèvres roule dans la rue, où il est rapidement écrasé par un cycliste. *Qui peut prendre plaisir à faire du vélo en pleine tempête de pluie?* Évidemment, nous sommes en ville. Ici, le vélo, c’est comme les voitures pour bien des gens: c’est un moyen de transport. Je reviens vers mon sac à main d’un pas lent et la mine basse. J’inspire profondément alors qu’une large main plonge dans mon sac et

me tend ma pompe. Je lève les yeux. L'homme devant moi est très grand, et son teint est naturellement basané. Je prends deux longues bouffées pendant qu'il ramasse mon portefeuille et mon tampon...

— Ça va aller ? me demande-t-il avec compassion.

Je m'accroche au muret, en tâchant de me calmer.

— Je crois que oui.

Un demi-sourire apparaît sur son visage alors que ses yeux me détaillent des pieds à la tête.

— Votre chemisier est ouvert...

Il détourne poliment le regard et pointe son index vers ma poitrine. Un cri aigu sort de ma bouche en constatant que LE bouton le plus important de mon chemisier a disparu. Morte de honte, je serre mon sac à main contre mon buste pour camoufler mon soutien-gorge rose. On peut clairement distinguer la courbe de mes seins sous ce bout de tissu que ma sœur Julie m'a forcée à acheter pour améliorer soi-disant ma vie de couple. Même mon entourage a compris la platitude de ma relation. Cependant, ce n'est pas un simple soutien-gorge bon marché qui réussirait à ranimer la flamme. Ce n'est plus du feu qu'il y a entre David et moi, mais de la glace.

Visiblement amusé, l'inconnu remarque ma valise.

— Vous attendez quelqu'un ? s'enquiert-il posément.

Je tarde à lui répondre ; on m'a appris à ne jamais parler aux étrangers. Pourtant, je suis soulagée de le savoir là. Ses cheveux de jais s'agitent sous la brise. Cet homme dégage une force tranquille, rassurante.

— Une amie devait venir me chercher...

Les idées se bousculent dans ma tête. Comment prévenir Sophie ? J'ai vidé mes poches dans un plat de plastique, et je n'ai plus rien pour l'appeler. En plus, le papier avec son numéro de téléphone vole au vent quelque part dans Berri. Assurément, il s'est passé quelque chose pour que Sophie manque à son engagement. Ce n'est pas son genre. Si ça avait été Claudia, j'aurais simplement levé les yeux au ciel en souriant, mais Sophie ne déroge pas à son agenda. Jamais ! Elle le consulte avec un zèle agaçant. Elle ne rate pas un rendez-vous, encore moins quand celui-ci est avec une amie. Où est-elle ?

J'enfile ma veste, car la pluie a redoublé d'intensité et l'air est froid. Moi qui avais espéré me prélasser une dernière fois sur une terrasse en jupe ajustée, une limonade à la main... Mon compagnon de fortune appuie son épaule contre le mur, comme s'il s'installait à mes côtés.

— Qu'est-ce que vous faites ? m'informé-je, un peu abasourdie mais ô combien reconnaissante.

— Je vais attendre avec vous, me répond-il en croisant les bras sur sa poitrine.

Je relève la tête, parée à lui montrer ma détermination. Je saurai me débrouiller sans lui. *Enfin, si Sophie peut arriver...* Il est un peu sombre comme personnage, alors je ris nerveusement. Chacun de ses gestes est lent et précis, sa voix est grave, l'éclat de son regard est mi-troublant mi-séduisant. J'ai l'impression de m'entretenir avec un vieux sage dissimulé dans un corps de jeune homme dans la force de l'âge. N'ayant pas un sou pour passer un appel dans un téléphone public, je le regarde timidement.

— Je peux utiliser votre cellulaire ?

D'un geste calme mais direct, il fait un mouvement vers sa taille et me tend ensuite un iPhone 5 dernière génération qui sent encore le neuf. C'est la première fois que j'en tiens un entre mes mains ; serai-je en mesure de l'utiliser sans me couvrir de ridicule ? De son index, mon compagnon pointe sur l'écran l'image d'un téléphone. Je réussis à compléter la suite de la démarche sans trop de difficulté. Les doigts gelés, je porte l'appareil à mon oreille, priant le Seigneur pour entendre la voix de Claudia au bout du fil. À l'heure qu'il est, elle doit rouler à toute vapeur sur l'autoroute 40. *Ou elle est arrêtée sur le bord de la route, et des lumières rouges et bleues scintillent derrière elle.*

Je sens que l'inconnu à mes côtés retient sa respiration avec moi. Ses yeux, un peu en amande, sont si noirs que je peux y voir mon reflet.

Un coup, deux coups, trois coups... « Bonjour, vous m'avez trouvée ! Laissez-moi un message. Je vous rappelle si j'ai le temps... »

Je rends l'appareil. L'homme devine la situation. J'ai mal à mon orgueil. Le vieux clochard au pot de yogourt chancelle dans notre

direction. Naturellement, mon bon Samaritain presse un bras dans mon dos pour me ramener près de lui. Le vieillard aurait été un terroriste qu'il n'aurait pas réagi autrement. Je ne sais pas comment interpréter ce geste qui me surprend. Il lui tend deux dollars avec impatience.

— C'est bon, va embêter quelqu'un d'autre maintenant, grogne-t-il entre ses dents.

L'itinérant s'arrête un instant pour me scruter attentivement d'un regard embarrassant. Il tente de toucher mon avant-bras, mais mon garde du corps repousse ses doigts crasseux.

— Tu es une beauté rare, déclare le sans-abri. Monsieur, vous avez beaucoup de chance, ajoute-t-il, l'air sincère.

Enfin, il s'éloigne en chantonnant. Le corps près de moi se déplace légèrement, je ne sens plus la main dans mon dos. Le vent me fouette le visage d'une bourrasque qui sent le monoxyde de carbone. Le bruit des voitures et des klaxons enterre mon jugement. *Je t'arracherai les cheveux un par un aussitôt que je te retrouverai, Sophie Carrier!*

L'inconnu me tend un muffin aux brisures de chocolat qui semble succulent et moelleux.

— As-tu faim?

Bien que mon ventre crie famine, que je salive à la seule idée de mordre dans cette pâtisserie délectable, je lève la main pour refuser.

— Non, merci, réponds-je contre mon gré.

Mon propre refus me brise le cœur; mon estomac protestera contre cette décision dans quelques secondes, c'est certain. Je dévorerais n'importe quoi! Cependant, je dois limiter mon élan. Mon sac à main ne contient pas qu'une pompe pour l'asthme, mais aussi de l'Épipen pour mon allergie aux arachides, au lait, mon intolérance au gluten... bref, à tout ce qui se mange. Mais je ne suis pas allergique aux chats ni aux abeilles. Je connais toutes les étiquettes des produits alimentaires sur le bout de mes doigts, je trie chaque ingrédient avec vigilance, je suis championne dans les substituts qui goûtent soi-disant la même chose que le produit original, mais dont David se plaint sans arrêt. *Il se plaint à propos de tout, d'ailleurs.*

Mes allergies prennent une place si importante qu'elles contaminent ma vie sociale. Petite fille, j'étais celle qui apportait sa portion de gâteau maison dans les fêtes d'amis. J'ai grandi en regardant les autres se bourrer de pâtisseries, de fromages qui puent et de *sundaes* au chocolat saupoudrés de noix. Comme tout ça a l'air bon! Ça demande un cours en nutrition alimentaire pour qui veut me recevoir. Pas ceci, pas cela... Je ne serai jamais comme tout le monde, ce qui me gêne énormément. Finalement, quand je suis invitée, j'apporte mon repas. David, lui, doit se cacher chez un ami pour manger une bonne rôtie au beurre d'arachide. Une fois, il ne s'est pas brossé les dents avant de m'embrasser – il n'a plus jamais oublié... Passer à deux doigts de la mort pour un baiser, ce n'est pas très romantique, surtout lorsque ledit baiser n'est que routine. Si au moins j'avais risqué ma vie pour un échange fiévreux et passionné avec un Adonis prêt au même sacrifice pour

ma personne... *Comme tout Roméo le fait pour sa Juliette.* Avec David, elle est loin l'époque des émotions à fleur de peau.

Je soupire, car je n'en peux plus de regarder l'homme savourer chaque bouchée comme s'il s'agissait de son dernier repas sur terre. Ses doigts séparent le muffin en d'inégales bouchées qu'il porte lentement à sa bouche. Ses lèvres se referment doucement sur chaque morceau, et il va jusqu'à lécher le bout de son pouce maculé de chocolat. *Sa façon de manger est presque érotique.*

— Tu me conduirais jusque chez mon amie? lui lancé-je en désespoir de cause, laissant tomber du même coup le vouvoiement entre nous moi aussi.

Il hésite, m'observant de haut.

— Non, tu ferais mieux de prendre un taxi.

Son ton est ferme, sans appel. Je fuis son regard insistant pour fixer mes mains. Mon silence alourdit l'air entre nous. Qui a de l'argent dans son porte-monnaie de nos jours? Même si je dois écraser ma fierté, je capitule.

— Je n'ai pas d'argent sur moi...

Honnêtement, je dois faire pitié, car la lueur dans sa pupille change. Il passe une main dans ses cheveux.

— Elle habite où, ton amie? demande-t-il sur une nouvelle intonation, empreinte de compassion.

Autour de nous, les autobus vont et viennent les uns à la suite des autres, nous aspergeant chaque fois de l'eau répandue sur la chaussée. Les passagers débarquent sur le quai avec leurs bagages.

— À côté du métro Champ-de-Mars, réponds-je.

Aussitôt, il soulève mon sac de voyage ainsi qu'une longue boîte en carton lui appartenant.

— D'accord.

Il s'élançe sous la pluie sans m'attendre. Il tombe des cordes, et mes souliers à talons nagent dans une mare d'eau. J'ai un doute. Et si Sophie était en route pour venir me chercher? Nous pourrions nous manquer de peu. Il n'y aurait alors personne pour m'accueillir à son appartement à mon arrivée. *Le jeu du chat et de la souris*. Aussi, peut-être que l'inconnu en profitera pour m'entraîner dans un quatrième sous-sol, m'attacher à une chaise, bander mes yeux et descendre sa braguette? *David n'approuverait pas*. Trop tard, mes pas le suivent malgré la peur qui me scie les entrailles. Je resserre ma veste autour de ma taille tout en repoussant mes mèches mouillées derrière mes oreilles. Après tout, s'il avait eu de mauvaises intentions à mon égard, pourquoi n'aurait-il pas sauté sur la première occasion de me capturer? Le simple fait qu'il ait tout d'abord refusé de me conduire augmente un tout petit peu le faible sentiment de sécurité qui m'habite.

Se foutant carrément de l'eau qui déferle sur lui, il met ma valise à l'abri, puis m'ouvre la portière côté passager. Alors que je me tiens à la poignée prévue à cet effet, j'enjambe la haute marche. Sa main sur mon coude me permet de terminer la manœuvre

avec une grâce qui m'étonne moi-même. Aussitôt grimpée à bord du monstre rouge, non sans avoir sali le bas de mon pantalon, je regarde mon sauveteur faire le tour du camion au pas de course. Il apparaîtrait sur le siège à mes côtés.

— C'est un gros véhicule que tu as là !

C'est tout ce que je trouve à dire ? Vraiment ?

— Tu n'as jamais fait un tour de camion ?

— Euh... oui, peut-être une fois ou deux, dis-je à voix basse, embarrassée.

J'attends qu'il démarre, puis je pointe mon pouce vers l'arrière. Le carton est si long qu'il dépasse de la boîte du camion de plusieurs centimètres.

— Qu'est-ce que c'est ?

Au cas où ce serait de gros calibre.

— Mes nouveaux skis. Ça t'arrive de dévaler les pentes ?

— Non.

Mon ton est un peu rêche, mais c'est plus fort que moi. Une seule expérience l'an dernier. La matinée dans la piste pour débutants, l'après-midi à l'urgence pour avoir vu un arbre de trop près.

— Tu as peur ?

— Oui. Mon centre de l'équilibre est un peu... faible.

— Avec moi, rien ne pourrait t'arriver.

Sa voix est grave, sans affectation. Il a énoncé cette affirmation comme un fait tout simple. Son assurance tranquille m'émeut, mais je mets ma réaction puérile sur le compte de la fatigue. La journée a été longue. Je l'observe pendant qu'il se concentre pour sortir du stationnement. Évidemment, l'heure de pointe ne lui facilite pas la tâche. Je m'interroge sur son âge – fin vingtaine, peut-être. Il se tient droit comme un guerrier, ses traits sont harmonieux, les lignes de son visage sont bien définies. Il ne semble pas à l'aise dans son complet noir, car il passe sans arrêt un doigt autour de son collet comme si ce dernier était trop ajusté. Finalement, il desserre un peu le nœud de sa cravate. Pourquoi est-il ainsi vêtu? Avait-il un rendez-vous? A-t-il modifié ses plans pour moi? Mon Dieu, j'espère que non. Je remarque que ses mains larges ne ressemblent en rien à celles d'un homme qui travaille derrière un ordinateur. Ses ongles sont noircis et cassés.

Un coup de volant secoue le camion. Je m'agrippe à mon siège tandis que mon cœur fait un bond.

— Désolé... Un nid de poule... dit-il avec un demi-sourire.

— Je m'appelle Mahée Tremblay.

— Vincent Grandbois.

Un nom qui s'arrime parfaitement à son image : il est grand, fort, solide... Il fixe la route sans animer davantage la conversation. Il zigzague aisément dans la circulation plutôt dense. C'est le vide total dans ma tête ; je ne trouve rien d'intelligent à dire. Finalement, je me lance :

— J'arrive du Lac-Saint-Jean.

— Oui, j'avais deviné.

Un sourire étire mes lèvres. Je suis fière de mon accent. Vincent ralentit pour laisser passer les piétons qui nous coupent la route avec insouciance. Trois jeunes filles trottaient devant nous en retenant leurs jupes trop courtes.

— Tu fais quoi dans la vie ?

Ma phrase n'a pas l'effet escompté. Son visage se durcit, ses doigts se crispent sur le volant. J'ai la désagréable impression que ma question, pourtant inoffensive, est déplacée.

— C'est compliqué, finit-il par déclarer dans un souffle.

— Ah !

Décidément, Vincent n'est pas un grand bavard. Je sens même que je l'embête avec ma curiosité. Je tambourine mon impatience sur mes genoux alors que nous sommes coincés dans un bouchon de circulation. J'ai hâte d'arriver à destination, de me jeter dans les bras de Sophie, d'être enfin en terrain connu. Et puis, qui conduit un Toyota Tundra en ville ? Certes, le gars est de grande taille, mais qu'a-t-il besoin d'un engin d'une pareille hauteur ? Il en fait des détours. On file sur Saint-Laurent. Il pourrait m'emmener n'importe où : je suis complètement désorientée dans cet univers d'autoroutes et de viaducs à perte de vue. J'ai étudié ici pendant quatre ans et, pourtant, je n'ai jamais pu m'y retrouver.

Une sonnerie résonne dans toute la cabine. Vincent appuie sur un bouton.

— Oh! Ricky Boy, tu es en ville?

J'écarqueille les yeux en le voyant si enjoué. Il ressemble soudainement à un petit garçon le matin de Noël.

— Hé! Vince! Oui, je suis à Montréal pour quelques jours, indique une voix dans les haut-parleurs.

— Passe au restaurant, ce soir!

— Peut-être...

Vincent freine doucement tout en coupant court à sa conversation. Je ferme les yeux alors qu'il stationne son camion dans un espace qui me paraît trop restreint, entre une Hyundai bleue et un RAV4 de l'année.

— C'est ici.

L'immeuble de mon amie est sur ma droite. Un escalier en colimaçon mène jusqu'à l'appartement 302. Même si je m'empresse de détacher ma ceinture, lorsque j'y parviens, Vincent est déjà de mon côté pour m'aider à descendre. Je saute la marche en tenant sa main. L'averse a cessé, mais je constate que j'aurais dû mettre mes souliers sport. Moi qui croyais me promener sur de beaux trottoirs bien propres, je me retrouve dans une cour devenue vaseuse à cause du déluge. Mes talons s'enfoncent dans deux centimètres de terre.

— Comment puis-je te remercier?

— Ce n'est rien.